

Sexe et existence
Sexistence, ou encore, sexe et langage
au seuil de l'intouchable.

Patricia DESROCHES , 13 octobre 2017



Fatalité

Dans *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida rend hommage à un philosophe dont l'"exactitude" ne répond pas aux canons permettant habituellement de la définir. L'exactitude de Nancy en effet, tend paradoxalement vers l'*exorbitant*, via une écriture s'interrogeant sur le corps, sur la "pulsion compulsive" le soutenant, et, dans *Sexistence*, sur la fatalité du sexe ; fatalité à comprendre, comme une excitation qui s'exaspère, se lève et se propulse, et qui doit à l'énergétique freudienne, si peu définissable : poussée faite de tension, d'élan, mais d'impossibilité aussi, le toucher n'atteignant jamais son objet. Le champ sémantique du sexe s'incarne dans les termes de pulsation, impulsion, expulsion compulsion pulsar, pouls, poussée. La fureur du sexe, aussi effrénée et essouffée soit-elle, s'accompagne pourtant de l'acte de langage, même si

l'adresse à l'autre passe par le cri, l'exclamation, jusqu'à leur expiration ; parce que si le *fatum* du sexe fait continuité avec l'animal et la vie, il se double aussi de parole ; au bord d'une impossibilité "en tant que sa plus propre possibilité", le sexe est puissance et rétention de la puissance : sa rythmicité n'est pas réglée de toute éternité, elle l'expose à rencontrer le hasard, la *tuché* (Aristote), ou, dans les termes de Derrida, une forme de *destinerrance*, c'est-à-dire une errance dans le destin lui-même. Voici une fatalité qui doit donc, d'après Freud également, à l'inadéquation de la pulsion, à une tension "vers" comme à une absence de but. Nietzsche affirmait que la pulsion était inintelligente ; il est certain qu'elle pousse, mais comme le soutient Lacan, son insistance signale surtout qu'elle tourne autour de son objet. La pulsion résiste donc à la satisfaction, ce qui explique sa fondamentale inadéquation à l'"objet" du désir et, en définitive, à soi-même. Heidegger est ici évoqué et invoqué, au motif que l'ek-sistence est tout entière dans son "être-jeté", ce par quoi elle est proche de l'exil et de l'expulsion caractéristiques du sexe. La pulsion renvoie *in fine* à une ontologie du sexe, ce qui "fonde" le lien entre sexe et existence.

Philosophique, le sexe ?

Pré-liminaire mais aussi liminaire, le sexe a joué un rôle philosophique exemplaire avant d'être "oublié" par la tradition philosophique. Mais si la psychanalyse - autant que la philosophie - ont contribué à déssexualiser Eros, Eros n'en continue pas moins à se constituer en "réserve", et ouvre à l'existence. Du côté de la philosophie, c'est Nietzsche qui fait valoir l'existence de cette énergie inassignable, qui pousse et qui pulse. Du côté de la psychanalyse freudienne, c'est la *métapsychologie* qui introduit le sexe à l'existence, non pas à travers un processus de réduction (l'existence humaine réduite au sexe) mais, bien plutôt, en amplifiant la dimension "archaïque" du désir. L'Eros de Freud ressemble en effet au *daimon* (démon) socratique, et à ce qui sera la jouissance au sens lacanien. Ainsi, si l'histoire de la philosophie témoigne du délaissement d'Eros, elle réintroduit dans le même temps le sexe. Platon oscille il est vrai entre une conception "sexuelle" du désir (appétence pour la beauté des jeunes gens) et une approche "sublimée" (lorsqu'Eros s'incarne dans la beauté des Idées). Mais, pour le redire, les philosophes ont traduit dans leur oeuvre la "frénésie" du sexe à travers le concept de *Trieb*, que Nancy ne réserve pas uniquement à Freud, mais également à Kant ("poussée" de la raison), ainsi qu'à Schopenhauer (volonté), à Marx ("force de travail") et même à Kierkegaard (existence dans le "saut" de la foi). En bref, la philosophie s'occupe en définitive du "démoniaque" dans Eros, connu comme inconnaissable, ce qui met en perspective la psychanalyse elle-même.

Désir, sexe, sens et langage

La signification existentielle de la sexualité empêche de "réduire" la sexualité à l'existence, soutient Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception* ; affirmation signifiant que l'existence est en fait le "milieu équivoque" de la communication, et non pas un ordre de "faits". Dans la sexualité, à vrai dire, le corps attend qu'on le provoque (le "on" étant l'esprit). Faut-il y voir l'annonce d'une distinction entre désir et pulsion, alors que Nancy conçoit le désir sur le modèle de la pulsion : "Il sait que sa fin est en lui-même : elle est de désirer" ? Le désir est pourtant pris dans les rets du langage, qu'il s'agisse de l'adresse, de l'appel, de la déclaration ... , sachant que l'être désirant est aussi l'être parlant. Le désir, autrement dit, a deux faces, il est respectivement force et sens (Nancy pense aux travaux du psychanalyste A. Green) : l'homme "parle" son désir au sens où il donne la parole à l'animal en lui. Mais plus que "parlant", le sexe est "parolier" : il met des paroles sur sa musique, sur ses vibrations (de l'opéra Pelléas et Mélisande de Debussy aux chansons paillardes ...). Mais langage *et* sexe, plus encore, se coupent l'un l'autre, le langage mettant le sexe au défi de se dire, et le sexe mettant le langage au défi de "se faire". L'ambiguïté est que tout "commerce" avec l'autre relève de l'"avec", mais que ce *cum* n'est pas un substantif, il n'est pas objectivable, et pas même sujet : il se "transmet" dans les façons de sentir. L'ambiguïté est que le sexe désire se dire, Nancy y insiste, mais que sa modalité d'expression est essentiellement "figurative", à condition de préciser que les "fictions" en question ont plus à voir avec de l'"infiguration" qu'avec des représentations en bonne et due forme (Picasso disant que le membre viril est impossible à représenter). Le sexe a vocation à se dire, à se toucher, mais sa figuration est paradoxale, le tableau "L'origine du monde" de Courbet est là pour nous l'indiquer. Il n'existe pas de sens du sens (au sens où Lacan dit qu'il n'existe pas d'Autre de l'Autre), ce pour quoi le sexe a à voir avec le "réel", un réel qui se donne sans crier gare : "ça s'est trouvé comme ça" ... Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un commencement mais d'un "départ", entendons par là un contact, une cadence, une "façon d'évaluer l'incalculable". En bref, le sexe surprend, est rencontre inattendue.

Le sexe, "à la limite"

Le sexe, c'est aussi ce que la société cherche à arraisonner, soit à travers des injonctions idéologiques (de l'ordre du jouir), soit en l'instituant comme principe et fin, dans l'oeuvre de Sade par exemple. Le sexe parle aussi dans les *Bijoux indiscrets* de Diderot (non cité par Nancy) mais surtout, dans les "aveux" et confessions arrachés à certains individus par une société voulant "réguler", comme le montre M. Foucault, les pratiques sexuelles. Le désordre engendré par un sexe sacralisé a toujours suscité des mesures statistiques (démographiques), des tentatives de rationalisation, un contrôle général de l'activité sexuelle. Mais comment limiter l'informe et l'inintentionnel, l'"animalité" en soi, le "cul par-dessus tête", le

retournement complet des choses ? Le mot de sexe lui-même suggère que l'on touche à l'intouchable, à ce qui touche aux limites du langage, ou, *a contrario*, à un langage (il serait plus judicieux de parler ici de *langue*) faisant proliférer les valeurs sexuelles, en particulier dans l'argot, si riche de métaphores concernant le sexe. C'est Shakespeare qui a le premier invoqué la "bête à deux dos" ("*Your daughter and the Moor are now making the beast with two backs*") dans *Othello*.

Si le sexe est existence, c'est parce qu'il fait surgir un inappropriable que certaines pratiques tentent précisément de s'"approprier" (techniques sexuelles diverses). Mais comment saisir ce qui est "surnuméraire" ? Le sexe n'est pas nécessaire, par exemple, à la reproduction. Impossible à localiser, le sexe est en excès par rapport à lui-même, et il ne peut répondre à l'indivisibilité de l'Un, chère à certains penseurs, tel Parménide. Mais, surtout, le sexe est fondamentalement "limite", passage du dedans au dehors non pas comme "transfert" de l'un vers l'autre, mais comme poussée, envoi, pur élan, sans support, sans lieu, et, quasiment, hors sens, du moins tendu jusqu'à la limite du sens. Dans sa proximité avec la mort ("De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'appropriation de la vie jusque dans la mort", Bataille), il manifeste continuité comme discontinuité. Et s'il est vrai que la mort "nivelle" et que le sexe distingue, le désir traduit ce chiasme entre vie et mort ; désir respectivement "mode de rien" (*Sex is nothing*, dit Andy Warhol), et comble de l'emportement : "S'il cherche la continuité, le sexe ne la cherche ni ne la trouve qu'au titre de la discontinuité". Restituer la prolifération des analyses de Jean-Luc Nancy est ici impossible. Ce que le lecteur emporte comme impression (fondée sur des analyses explicites), c'est que le sexe est à l'extrémité du toucher, qu'il s'engouffre sans atteindre son objet, pénétrant et impénétrable, de l'ordre du trop et du trop peu, du manque comme de l'excès, inscrit dans le langage et à sa limite. Un sexe qui, *in fine*, forme avec le langage une triade existentielle fondamentale : il implique à la fois logexistence, technexistence, sexistence autrement dit se voit mêlé au *logos*, à la technique (et aux techniques) et à l'existence même, selon des modalités dont Jean-Luc Nancy nous fait part, tout au long de l'ouvrage. ↙

Jean-Luc Nancy. « Éros est revenu au-devant de la scène lorsque Dieu est mort »

Entretien réalisé par Nicolas Dutent
Vendredi, 11 Mai, 2018, L'Humanité



Portrait of Jean-Luc (Jean Luc) Nancy 11/09/2015 ©Vincent MULLER/Opale/Leemage

Le philosophe Jean-Luc Nancy prolonge dans plusieurs livres récents sa réflexion sur le corps et le sexe en particulier. Il approche ce singulier-pluriel, omniprésent dans l'air d'une époque qui a prétendu le libérer en 1968 et cependant peu problématisé, à la croisée des chemins et des disciplines (littérature, psychanalyse, arts, religion).

Q - Une certaine confusion entoure le sexe qui désigne, selon les usages, un organe ou un acte. Vous accouplez dans votre titre « sexe » et « existence ». Qu'implique la réunion de ces deux termes conceptuellement ?

Jean-Luc Nancy - D'abord, je sors le mot « sexe » de toute question sur son identité (organe, acte, masculin, féminin, transsexuel, etc.) et, ensuite, je l'intègre (je ne l'« accouple » pas) à l'existence, qui n'est pas dissociable de lui : je me demande ce qu'il fait en tant que composante à part entière de l'existence, de son sens, de ses allures... Mais « composante » est un terme insuffisant. Le sexe est l'intersection de notre existence collective et individuelle. Le sexe, disons-le ainsi, est communiste par essence : il signale et il réalise ceci, que nous existons en tant que vivants – selon l'auto-affection qu'est la vie (naissance et mort) – et en tant que vivants qui se pensent comme tels, c'est-à-dire qui s'auto-

affectent sur le mode du sens. Dans le sexe, le sens s'éprouve comme communauté de l'être-affecté – communauté des partenaires, communauté de l'espèce humaine et communauté des vivants. Pas moins !

Q - Vous rappelez, dans *Sexistence*, que le sexe a joué un rôle majeur dans les premiers moments de la philosophie, avant d'être minoré, voire occulté. Comment analysez-vous cette éclipse et l'inflation contemporaine, la profusion disons publicitaire, dont le sexe fait l'objet ?

Jean-Luc Nancy - Le début de la philosophie est une situation d'urgence : les dieux sont partis, plus rien n'est assuré. Il faut une énergie puissante pour faire un nouveau monde. Éros porte cette énergie, c'est flagrant chez Platon. En quelque sorte, Éros est le dernier dieu, la dernière puissance divine (cosmique, tellurique, chthonienne, dionysiaque et apollinienne...) avant la venue du dieu unique, qui est une Idée plutôt qu'une puissance (même s'il est dit « tout-puissant »...). En même temps, comme il n'y a plus de « sagesse » donnée, héritée, on cherche un savoir : épistémé, technè, noesis, trois grands mots du programme. Le savoir comme objet de désir – et un savoir « vrai », vérifiable, éclipse la beauté qui était l'objet érotique. Éros est désérotisé, il devient désir du vrai – et bientôt de l'efficace... Éros est revenu au-devant de la scène lorsque Dieu est mort, c'est-à-dire que la vérité du monde ne pouvait plus être l'objet d'une omniscience. Alors, au fond, l'énergie s'est dédoublée : tout en restant techno-épistémique, elle s'est aussi reconnue comme force, élan, passion même – et passion dans ce monde et pour lui.

Q - Vous rapatriez dans le discours philosophique le concept de pulsion, hérité – notamment – de Freud, puis de Lacan. Philosophie et psychanalyse différent-elles dans la manière d'apprécier ce qui est qualifié tour à tour ou simultanément de force, « poussée constante » et tension ?

Jean-Luc Nancy - Je ne « rapatrie » qu'à peine : la pulsion, déjà présente sous le nom d'Éros puis de charité (donner à l'autre un prix absolu) ou d'extase (brûler dans l'aimé/e), apparaît dans la raison, comme le cœur de la raison avec Kant. Et à partir de Kant, la pensée transforme le sens du savoir suprême : non plus « science » mais « béatitude » – je pense à Spinoza, il est vrai antérieur à Kant. En même temps, elle se sait risquée, aventureuse... Dans le même mouvement, le sexe se met à parler dans la pensée, à penser et à être pensé : Nietzsche, Kierkegaard, plus tard Merleau-Ponty et Bataille avant, comment dire ?, les feux d'artifice... Freud n'a pas inventé le sexe et n'a pas non plus tout ramené à lui comme on l'a dit parfois : c'est le sexe qui a produit Freud, c'est un certain état de toute la culture occidentale qui a rendu nécessaire qu'une pensée s'empare de ce qu'on réussissait avant à laisser dans le non-pensé de la génération ou de la jouissance.

Q - « *Le désir se lève. Il le sent, il le sait* », résumez-vous. Le mouvement le plus évident pour figurer le désir est-il donc celui d'une levée et même d'un enlèvement comme vous le suggérez ?

Jean-Luc Nancy - Oui, je dirais cela, mais en m'efforçant d'écarter l'image exclusive de l'érection masculine. Non que celle-ci ne soit pas à considérer, mais il ne faut pas oublier que tout se lève, tout bande : le corps érotique est tout entier bandé, excité, frénétique et ainsi enlevé, emporté hors de lui. Nul besoin d'orgie pour ça : le sexe est déjà là, emporté dans la tendresse, dans l'émoi – et dans l'amour de toutes les formes (l'art, le sport, la convivialité...).

Q - Vous soulignez la difficulté, pour le sexe, de se dire et d'être représenté. Quels obstacles ou défis le sexe pose-t-il au langage et aux arts ?

Jean-Luc Nancy - Comme il pousse fort, très fort, comme il pulse si je peux dire avec une intensité au fond unique (y a-t-il une intensité végétale, animale et humaine qui ne soit pas sexuelle à un titre ou à un autre ?) et comme il ne pousse vers rien d'objectivable (ou bien sa propre reproduction, ou bien sa propre répétition...), il excède toute signification, il relève d'une folie élémentaire qui, disons-le simplement, signale l'infini. Je ne fais pas du pansexualisme... il suffit de considérer l'importance considérable du sexe dans tous les rapports sociaux, son cadrage si difficile par des systèmes de parenté, l'abondance de ses formes aventureuses, risquées, menaçantes aussi bien que des refus, des peurs, des angoisses qu'il suscite. C'est tout de même un phénomène stupéfiant, qui n'a de comparable que la poussée meurtrière, toujours présente, toujours surcontrôlée par les lois et toujours ressurgissant. Éros et Thanatos, oui, toujours l'un et l'autre – l'un contre l'autre et tout contre lui – impossibles à maîtriser sans reste, double dimension d'un impossible en effet : l'impossible secret de la vie/la mort – qu'il faut dire impossible plutôt qu'inaccessible car il n'y a pas là de secret caché – en un quelconque « dessein intelligent » – mais il y a, d'emblée et jusqu'au bout, ce que je nommais auparavant une folie mais qui est la folie du fait même d'exister... Viol, pédophilie, meurtre passionnel, il y en a toujours eu – Sade n'est pas sorti de rien –, mais ce qui est remarquable, c'est la façon dont cela prolifère avec la prolifération des informations sexuelles ou sexologiques qui semblent témoigner au fond du même désarroi que les actes violents... Il est très difficile de se débrouiller du sexe quand il n'y a pas de régime commun, culturel qui lui donne des contours. C'est comme pour les langues : elles se débattent, se déforment, se tordent voudrais-je dire de douleur quand il leur semble ne plus pouvoir parler...

Q - Le sexe paraît inconsolable en ce que sans cesse menacé par le désenchantement, exposé à l'« exaspération ». L'écrivain James Baldwin, auteur d'un beau et déchirant roman sur la passion amoureuse (*la Chambre de Giovanni*), comparait sexe et argent, arguant qu'« on n'arrête pas d'y penser quand on en manque et on pense à autre chose quand on en a ». Le sexe est-il à fois une grande fête et une « petite mort », un théâtre où bataillent la comédie et la tragédie ?

Jean-Luc Nancy - Exaspération, oui c'est pour moi un mot qui convient particulièrement au sexe par les deux tonalités qu'il peut y prendre : on peut être exaspéré de désir ou exaspéré de dégoût – si je

peux forcer un peu la note. Il y a sans doute toujours des moments où le sexe devient lassant, sinon repoussant, justement parce qu'il se redemande toujours lui-même et se repousse aussi lui-même. Il demande trop, il promet trop, il déçoit trop, il laisse trop désemparé. Claudio Magris écrit de manière cruelle : « Un baiser détruit l'enchantement et alors commence la duperie » – mais, une page plus loin, il écrit : « Non, l'étreinte n'est pas une duperie » – et, de fait, la vérité du sexe est là, dans ce battement de vérité et de mensonge qui tient à ce qu'il n'y a pas de sexe « juste », « bien fait », « satisfaisant ». Cela arrive, certes, mais jamais sans doute ou très rarement dans la longue continuité d'une vie commune ou d'une liaison continue. C'est d'ailleurs pourquoi il y a aussi bien une vérité du sexe de rencontre, fugitif, voire furtif et qui désire avant tout renouveler les occasions et non entretenir une fidélité.

Q - Vous avez recours régulièrement au poème pour donner chair à votre réflexion, ainsi prolongée ou relancée. Le passage par la littérature permet-il d'accéder à une vérité plus grande et d'emblée sensible s'agissant du sexe, de l'élan du désir, des expériences du corps ?

Jean-Luc Nancy - Ne parlons pas des effets plus ou moins heureux que produit parfois sur moi, comme sur la plupart des philosophes, la séduction littéraire. Mais il s'agit bien de séduction en ce sens que la littérature – ici sans distinguer entre prose et poésie – se séduit elle-même et jouit d'elle-même. Non sans des efforts, des tensions, des douleurs parfois – parce que ce qui est désiré est trop fort, trop intense : rien de moins que toucher le plus intime de la vie, le plus vif de l'impossible. De le toucher en le partageant, forcément, avec des lecteurs/lectrices qui sont déjà là, attentifs, excités, au fond du *work in progress*. Je veux dire que la littérature n'accède pas tant à la vérité du désir – comme vous le suggérez – qu'elle n'est elle-même cette vérité se disant, se révélant. Stendhal dit qu'on aime par imitation des histoires d'amour : peut-être serait-il encore plus juste de dire que cette imitation est plutôt une contagion. Dire le désir procède d'un désir de toucher qui lui-même, comme tel, est bel et bien dans la caresse, dans l'émoi. Au hasard, ce vers de Conrad Aiken : « Et nous avons senti le rien qui maintient nos ailes » – en anglais « And felt the nothing that sustains our wings ». En faisant sonner « rien » et « maintient » le traducteur (Philippe Blanchon) résonne avec la sonorité encore plus caractéristique et plus sensuelle de « nothing... wings ». Ce vers est une pensée, manifestement, une pensée non nihiliste du « nihil » : mais elle le dit dans le souffle d'un frottement ou d'une palpitation verbale. Et si vous voulez, vous pouvez donner à ce vers une inflexion érotique...

Q - Jusqu'où la libération sexuelle, dont vous écrivez qu'elle « *met au jour autant de misère que de jubilation* », a-t-elle modifié nos manières de vivre et de concevoir le sexe ?

Jean-Luc Nancy - C'est pour moi une vraie question, car je n'en sais rien, ou peu. Je viens de tenir un entretien avec Mehdi Belhaj Kacem, qui a de son côté écrit Être et sexualité. Il a une vision bien plus informée que moi des formes et manières actuelles du sexe, en partie parce qu'il est plus jeune que moi – et je peux moins que lui prétendre pouvoir apprécier les modifications que vous évoquez. Pourtant,

je suis frappé par le fait que, au fond, lui et moi ne différons guère, m'a-t-il semblé, dans la sensibilité ou même dans la « conception » du sexe – si concevoir, c'est d'abord sentir, éprouver. Pour ne dire ici que ce que je peux dire seul, je ferai remarquer que rien sans doute de décisif n'a changé quant à l'intimité du sexe. Si je laisse de côté l'échangisme et quelques autres formes, disons de « publication » du sexe (partage du porno, par exemple), il me semble que l'intimité ne change pas essentiellement, même si elle est, certes, moins honteuse ou moins strictement dissimulée (sinon refoulée). Je ne sais rien des alcôves d'aujourd'hui, mais je pense que la pudeur n'y épouse pas moins l'impudeur qu'elle ne l'a toujours fait. Et que cela ne peut ou ne sait pas plus se dire que naguère. Nous ne sommes pas plus avancés dans je ne sais quelle dextérité ou performance sexuelle que nous ne le sommes dans la finesse ou la créativité du langage : dans les deux cas, c'est inépuisable et toujours au bord de l'épuisement. C'est aussi attirant que déconcertant...